

La mesure de l'histoire

Jean Guiloineau

J'ai appris l'existence d'Alexandrie lorsque j'étais en sixième et qu'en histoire nous avons étudié l'Antiquité. Mais je dois avouer aujourd'hui que ces temps anciens, ces espaces lointains me semblaient à l'époque appartenir à une autre planète, et même à une autre galaxie.

J'avais du mal à prendre conscience du temps qui séparait l'Égypte ancienne, celle des pharaons et des pyramides, de l'Égypte grecque et romaine. Des Ramsès aux Ptolémée, de Toutankhamon à Cléopâtre, je n'arrivais pas à imaginer les dizaines de siècles d'histoire pendant lesquels l'Égypte avait continué à être l'Égypte. J'étais devant un objet, l'histoire, pour lequel je n'avais pas d'instrument de mesure. En réalité, le voyage de Louqsor à Alexandrie à travers l'histoire m'était aussi incompréhensible que celui de ces sondes spatiales qu'on lance aujourd'hui vers les astres situés à des milliers d'années-lumières. Comment savoir la date et l'heure dans des véhicules qui vont si vite et si loin, sur des espaces que je ne suis pas plus capable d'imaginer que l'infini en mathématiques. De même, les numéros des dynasties qu'il fallait en plus compter à l'envers, loin de m'aider à me situer, ne réussissaient qu'à me perdre encore plus dans un temps et un espace qui n'avaient plus rien d'humain et qui rejoignaient celui du mythe.

Quant à Alexandrie, je ne pouvais pas ignorer qu'elle était d'abord grecque puisqu'elle portait le nom de son fondateur. Je savais qu'en 332 avant J.-C., Alexandre le Grand avait chargé Dinocratès de fonder une nouvelle ville sur l'emplacement du village de pêcheurs de Rhacotis. Je savais que, sous les Ptolémée, Alexandrie était devenue pendant un temps la métropole intellectuelle et commerciale du monde méditerranéen. Je savais que César et Antoine y avaient rencontré Cléopâtre. J'avais même vu la rencontre au cinéma avec

Elizabeth Taylor. Je savais enfin que la ville avait une bibliothèque qui avait compté jusqu'à 700 000 livres. Notre professeur d'histoire avait employé le mot «livre» et, dans mon incapacité à me situer dans le temps, je me demandais comment les Egyptiens réussissaient à ranger 700 000 «livres», alors qu'ils écrivaient sur des plaquettes d'argile (dans notre manuel d'histoire, il y avait une photo du scribe). Mais notre professeur avait répondu à ma question avec lassitude et ironie (je ne comprenais vraiment rien !). Aujourd'hui, je soupçonne qu'elle-même n'avait pas bien tout compris. Mais elle avait triomphé quand elle nous avait dit que cette bibliothèque avait brûlé. C'était bien la preuve qu'elle contenait des livres.

A cause de la destruction de la ville et de l'incendie de la bibliothèque, et parce qu'on ne m'en avait pas dit plus, j'ai cru pendant longtemps qu'Alexandrie elle-même avait cessé d'exister, qu'elle appartenait à ce groupe de villes devenues des mythes : Troie, Thèbes, Byzance. Des années plus tard, j'ai appris qu'on avait retrouvé Troie depuis bien longtemps, que Thèbes existait toujours (j'y suis allé) et que Byzance avait simplement changé de nom. Et, à cause d'une chanson de Claude François, j'ai aussi appris qu'Alexandrie existait toujours. Je dois dire que j'ai été un peu déçu, non seulement à cause du chanteur, mais parce qu'à l'époque les mythes me faisaient rêver. C'est peut-être pour cela que j'ai été ému quand j'ai lu, il y a quelques mois, qu'on avait retrouvé des éléments du phare dans les eaux du port d'Alexandrie. En ce moment même, un colosse est exposé à Paris. Il date du début du troisième siècle avant J.-C., c'est-à-dire qu'il nous est aussi proche (ou lointain) dans le temps qu'il l'était des grandes pyramides. Vous ne m'en voudrez pas si je vous avoue qu'aujourd'hui encore j'ai un peu de mal à imaginer ce que cela représente concrètement, en générations humaines, ce qui me semble être la vraie mesure de l'histoire.

Jean Guiloineau est écrivain et traducteur (notamment d'André Brink, de Bretten Breytenbach et de Toni Morrison). Spécialiste de l'Afrique de Sud, il a publié Nelson Mandela aux éditions Payot.